

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50744

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Gerhard PAUL (Hg.), *Die Täter der Shoah. Fanatische Nationalsozialisten oder ganz normale Deutsche?* Göttingen (Wallstein) 2002, 276 p. (Dachauer Symposien zur Zeitgeschichte, 2), ISBN 3-89244-503-6, EUR 20,00.

Ce n'est pas seulement depuis la publication des «Bienveillantes» de Jonathan Littell que la personnalité des bourreaux impliqués dans la Shoah attire l'attention. Néanmoins, la recherche sur la destruction des Juifs d'Europe s'y est assez tardivement penchée: les premiers travaux ont paru seulement au début des années 1990, non sans quelques débats passionnés d'ailleurs (sur le rôle de la Wehrmacht ou encore autour de la controverse suscitée par Daniel J. Goldhagen). G. Paul, professeur à l'université de Flensburg, présente ici un aperçu très utile de certains groupes de «Täter der Shoah», précédé par une synthèse retraçant l'historiographie de la Shoah. De fait, de la même manière que tout historien est aussi enfant de son temps, cette historiographie connaît plusieurs phases distinctives. Pour l'imédiat après-guerre, Paul observe une «exterritorialisation» du phénomène des meurtres: les bourreaux figurent comme originaires des classes sociales inférieures; ils sont associés à des «criminels, des démons ou des desperados», donc diabolisés et «pathologisés», pour être mis en dehors de la société allemande (p. 16–17). Les procès contre les membres des *Einsatzgruppen* et le personnel du camp d'Auschwitz à partir de la fin des années 1950 en Allemagne, puis, en Israël, contre Eichmann en 1961 rompent le silence et mettent fin à cette marginalisation, tout en favorisant, selon Paul, un nouveau «discours d'évitement» (p. 20): les événements deviennent abstraits, les personnes concernées également (victimes comme bourreaux) et l'accent est mis sur le caractère «technique» des crimes, commis dans des «usines de la mort» par l'intermédiaire d'une bureaucratie apparemment froide et indifférente¹. Il faut attendre la fin des années 1980 pour qu'un «réalisme socio-historique nouveau» permette, dans les recherches sur la Shoah, un «rapprochement à la dimension subjective de l'acte de tuer et des tueurs» (p. 37). Une véritable «Täterforschung» naît, notamment ouverte par les travaux de l'historien américain Christopher Browning². Enfin, dans les années 1990, les chercheurs adoptent progressivement «l'optique régionale de proximité» (*regionale Nahoptik*) pour découvrir, à travers des approches biographiques, à quel point les tueurs sont bel et bien issus du sein – et non des marges – de la société de Weimar (p. 48). Ce qui n'exclut plus les femmes, qui trop longtemps ont été des «bourreaux refoulées» (*verdrängte Täterinnen*), ni les auxiliaires étrangers dans les pays baltes, en Ukraine, en Biélorussie ou ailleurs. Se dégage ainsi l'image d'une Shoah qui, selon Paul, se présente comme un «acte collectif où le travail est partagé et revêt une dimension européenne» (*arbeitsteilige Kollektivtat in europäischer Dimension*, p. 62).

Qui sont donc les rouelles de cette terrible machine: le recueil fournit un certain nombre d'exemples. Ainsi le milieu bien délimité des commandants et chefs des sections des camps, décrit par Karin ORTH: environ 320 hommes, souvent durement affectés par la crise du début des années 1930, membres précoces du parti nazi et retrouvant un emploi grâce aux postes offerts par la SS dans les premiers camps de concentration après 1933. Dans leur «formation» au crime, le premier meurtre est la grande «césure collective» dans leur cheminement vers la terreur comme pour l'identité de groupe; les liens tissés aussi en privé doivent «suggérer normalité et stabilité» (p. 97). Quant à eux, les hommes de la police de sécurité (Sipo) en Galicie occidentale forment un groupe bien plus hétérogène qui ne se ressemble et ne se rassemble que dans sa brutalité extrême. Selon Klaus-Michael MALLMANN, leur «corporate identity» culmine dans les «accès collectifs de folie sanguinaire» (*kollektiver*

1 Paul y inclut d'ailleurs aussi le travail monumental de Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, 3 vol. Paris 2006.

2 Christopher BROWNING, *Ordinary Men. Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York 1992, dans sa traduction française: *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris 2002.

Blutrausch) qui peuvent se déployer en grand spectacle dans la rue: »vis-à-vis des Juifs, tout est permis; vis-à-vis des Polonais presque« (p. 118). Un cas particulier est la police du maintien de l'ordre (*Ordnungspolizei*), adoptant au début du régime une attitude plutôt passive vis-à-vis des excès des SA, mais alignée suite à l'endoctrinement ordonné par Himmler à partir de 1937. Pendant la guerre, son terrain d'opération est notamment la Pologne occupée, où elle assure la surveillance des ghettos et la mise en place de l'expulsion de populations entières; dans les pays baltes elle participe à l'extermination des Juifs: elle fournit ainsi, comme conclut Jürgen MATTHÄUS, l'exemple d'un »conditionnement institutionnel dans la »question juive« à partir de 1933, renforcé par la pratique« (*institutionell vermittelte, praxisverstärkte Konditionierung in der »Judenfrage« seit 1933*, p. 158). Peut-on parler du même phénomène pour les 18 millions de soldats de la Wehrmacht? Walter MANOSCHEK souligne le peu d'intérêt que, pendant des décennies, la participation de la Wehrmacht aux crimes contre les Juifs a suscité dans les travaux de recherche, notamment au sein du Militärgeschichtliches Forschungsamt, institution de recherche qui a pourtant publié une histoire de la Seconde Guerre mondiale en dix tomes, mais dont aucun ne porte plus spécifiquement sur la Shoah. Or, entre 2,6 et 2,9 millions de Juifs ont été tués »de manière très traditionnelle« (p. 167). Pour l'armée, cette guerre se démarque par son »caractère double«, à savoir »l'entrecroisement d'événements de guerre normaux avec la guerre raciale nazie« (p. 171) grandement facilitée par l'assimilation »juif = partisan«, un »passe-droit potentiel pour le meurtre de juifs« (p. 177)³. Quant à eux, les fonctionnaires civils de l'administration allemande dans le »Gouvernement général« constituent un cas particulièrement redoutable, parce qu'ils tiennent à participer aux crimes à tous les niveaux, renonçant parfois explicitement au concours de la police. En ce qui concerne leur recrutement, c'est même Joseph Goebbels qui va jusqu'à qualifier l'espace de »décharge de déblais« (*Schuttbladeplatz*) ou de »champ de mutation disciplinaire d'office« (*Strafversetzungsfeld*) pour des fonctionnaires ayant échoué dans le Reich (p. 188). Selon Bogdan MUSIAL, la composition de l'administration locale est ainsi le »résultat d'une sélection négative«; dans le Reich, les collègues se moquent volontiers de ce qu'ils qualifient de *Gangstergau* (p. 189). Tout excès de brutalité y est permis, ce qui n'empêchera pas ses membres, notamment au niveau des cantons, de poursuivre de »merveilleuses carrières« en RFA après 1945 (p. 201). Enfin, Dieter POHL présente le cas des auxiliaires ukrainiens, entre 30 000 et 40 000 hommes, qui participent à la Shoah, que ce soit à travers les pogroms de l'été 1941, les exécutions de masse avant mars 1942, le massacre de Kamienets-Podolski de fin août 1942, l'élimination des communautés juives entre octobre 1941 et octobre 1942 et de manière générale, la chasse des Juifs cachés et la surveillance des ghettos. Les Allemands attribuent volontiers les tâches »particulièrement terribles« – telles les exécutions d'enfants – aux collègues ukrainiens.

En guise de »commentaires«, Harald WELZER (Qui étaient les bourreaux?) et Hanno LOEWY (Bourreaux faustiens?) concluent l'ouvrage. Welzer, professeur de psychologie sociale (*Sozialpsychologie*), qui a fait des bourreaux sa spécialisation⁴, avance qu'il n'y a pas »de meurtriers, mais des hommes qui commettent des meurtres«: selon lui, futures victimes et futurs meurtriers ne se distinguent pas avant d'être impliqués dans un processus social aboutissant à la ségrégation, l'expulsion et l'élimination. On est donc pas né meurtrier; pour le devenir, Welzer souligne l'importance de l'affichage d'un »sens« permettant de justifier l'acte, ainsi que la constitution d'un groupe, développant son identité propre et de fortes interdépendances comportementales entre ses membres, notamment lorsqu'il y a hésitation

3 À ce sujet, signalons la parution remarquée d'un ouvrage récent sur le sujet: Jochen BÖHLER, *Auf-takt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Francfort/M. 2006.

4 Cf. aussi: Harald WELZER, *Täter. Wie aus normalen Menschen Massenmörder werden*, Frankfurt a. M. 2005.

ou refus. Dans ces conditions, l'existence de convictions éthiques de base n'exclut pas leur transgression.

»Die Täter der Shoah« est un recueil aux enseignements riches. La réponse qu'il fournit à la question posée en sous-titre – les bourreaux: nazis fanatiques ou Allemands tout à fait normaux? – est nette et va en quelque sorte au-delà, puisque sont évoqués aussi les bourreaux non-allemands. Des hommes ordinaires, pas seulement originaires d'Allemagne, ont donc pu commettre les abominables crimes de la Shoah. Cependant, quelle est justement la signification de ce dernier point pour l'historiographie et la conscience allemande, face aux débats mémoriels actuels? C'est une question que Gerhard Paul a préféré laisser de côté, donnant lieu au seul véritable regret suscité par l'ouvrage.

Barbara LAMBAUER, Paris

Martin CÜPPERS, *Wegbereiter der Shoah. Die Waffen-SS, der Kommandostab Reichsführer-SS und die Judenvernichtung 1939–1945*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2005, 464 p., 13 ill., ISBN 3-5341-6022-3, EUR 59,90.

»Pionniers de la Shoah«. Tel est le titre de cet ouvrage sur l'état-major de commandement de Himmler et des formations de la Waffen-SS qui lui ont été subordonnées sur les arrières du front de l'Est à partir de juin 1941. Issu d'une thèse de doctorat soutenue en juin 2004 à l'université de Stuttgart sous la direction du professeur Klaus-Michael Mallmann, ce livre fait partie de ce courant très prolifique d'historiens internationaux qui analysent depuis une quinzaine d'années la politique de répression et de persécution dans les territoires occupés à l'Est par le III^e Reich, tant au niveau décisionnaire que dans ses applications concrètes par les acteurs sur le terrain. À travers cette étude solidement documentée, c'est précisément le rôle de ces derniers qui tend à être revu à la hausse. Loin d'être des outils dociles et passifs, ces soldats de la Waffen-SS ont en effet été des précurseurs en traçant (avec d'autres) la voie qui a conduit à l'extermination de plusieurs millions de personnes en Europe.

Auparavant, l'auteur rappelle et met parfaitement en exergue à quel point la Pologne a présenté dès 1939 un premier champ d'application de la politique raciste et discriminatoire du Reich: »Rien qu'à l'exemple de celles des formations qui devaient être subordonnées au Kommandostab Reichsführer-SS au printemps 1941, l'ensemble des caractéristiques de la politique d'occupation allemande se révèlent en Pologne« (p. 35). Les troupes de la Waffen-SS engagées dans le Gouvernement général ont servi sur place de bras exécutif au Commandant supérieur de la SS et de la Police (HSSPF) dans le contrôle de la main-d'œuvre, dans la création de ghettos (dont celui de Lodz, avec démonstration que, pour son créateur, ce n'était qu'une étape vers ce qui ne s'appelait pas encore la »solution finale«), ou encore dans le cadre du »nettoyage ethnique« avec l'expulsion des populations slaves et la réimplantation des *Volkdeutsche*. Par ailleurs, la politique à l'égard des Juifs s'est considérablement radicalisée en Pologne en comparaison de la situation au sein du Reich avant le 1^{er} septembre 1939: pas encore génocidaire en raison d'une absence d'application systématique, mais déjà nettement meurtrière.

La perspective va être radicalement différente dans la guerre d'anéantissement menée à l'Est en 1941. Prévues pour »pacifier« les arrières du futur front à l'Est, trois brigades de la Waffen-SS ont été engagées après le déclenchement de l'opération »Barbarossa« dans les opérations de »nettoyage« sous les ordres directs de l'état-major de commandement de Himmler. Dans les crimes commis, l'initiative des officiers SS engagés sur place a été déterminante. C'est du reste l'un des apports déterminants de cet ouvrage, à savoir l'analyse de la dynamique des différents organes exécutifs de l'État et de la SS. Les Juifs n'étaient pas ainsi explicitement ciblés par Hitler lorsqu'il a ordonné le 16 juillet 1941 de radicaliser la représ-